Séminaire de Québec

VOL. I — Jeudi, 6 juillet 1899 — No 1

Rien ici bas ne procure
Autant de bien que la culture.

LE JOURNAL DE RIMOUSKI

est imprimé et publié par DRAPEAU & LETOURNEAU, propriétaires-éditeurs. Toutes correspondances, envois, etc., se rapportant à la rédaction doivent être adressés à JOS. DRAPEAU, rue Saint-Germain, Rimouski.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Un an $1.00
Six mois 0.50

Invariablement payable d'avance

LE JOURNAL DE RIMOUSKI

ORGANE DU COLON

RELIGIEUX, AGRICOLE ET LITTERAIRE . . . PARAISSANT LE JEUDI DE CHAQUE SEMAINE

TARIF DES ANNONCES

Les annonces sont tarifées sur type Minion aux conditions suivantes:—

Première insertion, par ligne . . . 10c
Insertions subséquentes " . . . 05c

Une remise libérale est accordée pour les annonces à long terme.

Toute correspondance doit être munie d'un nom responsable.

Les manuscrits non insérés sont détruits ou remis, si la personne l'exige.

DRAPEAU & LETOURNEAU, Prop.-Editeurs. — JOSEPH DRAPEAU, DIRECTEUR — RÉDIGÉ EN COLLABORATION

Pensée

RESPECT A LA VIEILLESSE.

Etrangeté! l'homme laisse souvent son pays, ce qu'il aime et ceux qui l'aiment pour aller admirer au loin un monument antique, s'agenouiller devant une ruine qui rappelle un fait d'histoire.

Il se sent ému en contemplant cette gloire anéantie, des larmes coulent de ses yeux. Devant le vieillard, aura-t-il seulement une pensée de regret devant "ce temple écroulé de la nature humaine"?

Hélas! non; très souvent il n'accorde qu'un regard de mépris à ce pauvre vieillard qui sent qu'il est débris.

Ah! ayez pitié des vieux; respectez-les, soyez bons pour eux, car un jour vous aussi vous serez vieux.

Rappelez-vous toujours que "la consideration est le suprême attribut de la vieillesse".

Apex senectutis est auctoritas.

FÉR MYRÉMIRUSE.

LA CHARITÉ EST INGÉNIEUSE, QUAND IL S'AGIT DE FAIRE LE BIEN

Le 21 juin dernier, les élèves de l'Académie des Sœurs de la Charité de Rimouski, présentaient à la Supérieure, un billet représentant la somme de $50.00, valeur du montant des prix, qu'elles devaient recevoir en ce jour.

En accomplissant ce généreux sacrifice en faveur des pauvres et des orphelins de cette Hospice, on lisait facilement sur toutes les figures, une joie, une amabilité, qui ne pouvaient se contenir...il est si doux de secourir la pauvre vieille infirme, d'essuyer les larmes de l'orphelin. Aussi, nous avons admiré ces jeunes filles au front radieux, déposer aux pieds de leurs dévouées Maîtresses, toute leur année d'un travail assidu; les lauriers, les couronnes, etc...se sont changés en un diamant précieux, qui a été bien agréable au bon Dieu et qui aura cours dans la bienheureuse éternité, car cet acte de bienveillance a été enregistré par les anges dans le livre du paradis... nous les en félicitons!

Ce qui a occasionné ce beau mouvement parmi les élèves, c'est que cette année les dames religieuses entreprennent de bâtir l'aile projetée depuis si longtemps pour donner plus de confort à leurs pensionnaires et avec l'espoir qu'en s'appuyant sur la Divine Providence, elles pourront abriter un plus grand nombre d'orphelines, l'exiguité du local les obligeant si souvent de refuser l'entrée de leur orphelinat à de pauvres enfants dans la plus profonde misère. Dans ce but les dames religieuses ont organisé un bazar, qui s'ouvrira le 23 juillet prochain, sous le haut patronage de Sa Grandeur Monseigneur A. A. Blais. En conséquence, les Demoiselles pensionnaires, enthousiasmées par des sentiments d'une délicate charité, se sont mises à la tête d'une table, qu'elles tiendront en leur nom; elles y travaillent avec une grande activité. Il n'est que juste que la somme allouée pour leurs prix soit portée à leur crédit, ce sera un heureux commencement, et une aubaine de bonheur.

Tout en invitant gracieusement les personnes qui entreront dans la salle du bazar, à visiter leurs ouvrages confectionnés par elles-mêmes, ces demoiselles, ainsi que toutes les dames intéressées, espèrent qu'elles seront encouragées dans une œuvre qui sera à l'avantage et à l'honneur du diocèse de Rimouski.

En récompense de leur généreux sacrifice, chacune des élèves a reçu de la Supérieure une carte ainsi conçue:

Académie des Sœurs de la Charité,
Rimouski 31 juin 1899.

Qui donne aux pauvres prête à Dieu!

Témoignage de bonne conduite et de gratitude offert à nos élèves, qui, cette année, donnent leurs prix à l'occasion du Bazar en faveur des orphelines.

Prix mérités par Mlle.....

La prière de l'orphelin vous suivra partout
Que Dieu vous en récompense!

Cette carte, nous n'en doutons pas, les élèves la garderont comme un des plus beaux souvenirs de leur « Alma Mater »; en leur rappelant un trait héroïque de leur temps de pensionnat, elles n'oublieront pas, que par là, elles ont attiré sur leur existence tout entière, les plus abondantes bénédictions du ciel.

§ Qui donne aux pauvres prête à Dieu!

UN TÉMOIN.

Une nuit terrible

I

Il y avait une nombreuse reunion au château de Kerdall, près de Vannes.

En guise de voyage de noce, le marquis, de Kerdall avait proposé à sa jeune femme de faire le tour du monde. Et après s'être embarqués sur un yacht leur appartenant, tous deux avaient visité l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie comme d'autres vont en Suisse ou en Italie. Revenus depuis quelques mois seulement de leurs lointains voyages, ils avaient, pour fêter ce retours convoqué le ban et l'arrière-ban de leurs parents auxquels s'étaient adjoints quelques amis. C'étaient d'abord, en outre les membres de la famille, le vieux docteur Cornabuc, l'illustre membre de l'Académie des sciences métaphysiques, si original, si distrait, si baroque sous sa perruque blonde et ses habits à la mode de 1850. Puis venaient une amie de pension de la marquise, Mme de Lartigues, Parisienne sémillante et coquette, miss Hatwhorne, vieille fille guindée et affarée, etc.

Tout ce monde s'amusait de plein cœur à Kerdall.

Il faut dire qu'en dehors des plaisirs ordinaires de la vie de château, les distractions ne manquaient pas. D'abord, la conversation des châtelains était on ne peut plus attrayante. Ils avaient tant vu, tant retenu! Puis les chambres du castel constituaient un véritable musée garni des objets les plus rares et les plus curieux des deux continents. Enfin — c'était là une idée du marquis,—une partie du parc avait été transformée en menagerie où vaguaient en liberté les animeaux que M. Kerdall avait ramenés de son voyage et qu'il voulait tenter d'acclimater. Gazelles, antilopes, chèvres du Thibet, ibis du Nil, flamants roses, opossums, castors, blaireaux, on y voyait une collection variée d'échantillons de la faune exotique et jusqu'à un singe asiatique, de la grande espèce des mandrilles, doux comme un mouton, mais espiègle à la façon de ses congénères; on lui avait bâti une grande cage en treillis de fer, auprès du jardins d'hiver.

Comme on voit, c'était un véritable Eden que le château de Kerdall, ce qui n'empêchait pas la petite Mme de Lartigues, quand elle songeait à l'isolement du manoir perdu au milieu des champs et des bois, de s'écrier:

— N'importe, je n'aimerais pas habiter Kerdall toute l'année... j'aurais peur!

— Peur de quoi, ma tout belle?

— Hé, des voleurs!... Ils doivent pulluler par ici.

II

Des voleurs! dans cette habitation bondée, du sol aux combles, d'invités et de domestiques!

Tout le monde se moquait de la jeune femme et un soir, après une journée étouffante, achevée au frais sur la terrasse, le vieux docteur Coruabuc raconta des histoires si invraisemblables de voleurs et d'assassins que Mme de Lartigues, honteuse de ses craintes chimériques, fut la première à en rire; aussi, quand vint l'heure du sommeil, elle regagna la chambre qu'elle occupait au second étage, munie d'une forte provision d'héroïsme. Quelques instants après, tous les hôtes du château étaient en route pour le pays.

Depuis combien de temps Mme de Lartigues dormait-elle? Elle n'eût pu le dire, lorsqu'elle fut éveillée par le grincement de sa fenêtre qu'elle avait laissée entr'ouverte à cause de la chaleur.

Quelle ne fut pas sa terreur quand, à la faible clarté des étoiles, elle aperçut un homme qui enjambait, sans bruit, la barre d'appui...Elle voulut crier, mais sa gorge contractée par la peur resta muette...

L'homme avait sauté dans la chambre... Alors, la pauvre petite femme enfouit sa tête sous les couvertures. A demi morte d'épouvante, elle entendit le sinistre personnage aller et venir dans la chambre à pas étouffés... Il avait dû retirer ses chaussures pour faire moins de bruit...

Inondée d'une sueur froide, claquant des dents, elle attendit le coup mortel...

Rien!

Au bout d'un quart d'heure, elle risqua un coup d'œil.

L'homme avait disparu.

Un peu rassurée, elle recouvra l'usage de la voix et se mit à pousser des cris si aigus, si terribles qu'en un instant tout le château fut sens dessus dessous. On se précipita dans sa chambre avec des flambeaux, M. et Mme de Kerdall en tête.

—Quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il?

Elle raconta son horrible vision... On ne voulait pas la croire...Elle avait rêvé! Qui donc aurait pu pénétrer dans cette chambre si élevée au-dessus du sol sans l'aide d'une échelle? Et en se penchant au-dehors, pas la moindre trace d'effraction.

—L'avez-vous bien vu, au moins, cet homme? demanda le marquis avec une pointe de scepticisme.

—Comme je vous vois...et même.. ajouta-t-elle en hésitant.

—Et même?

—Vous allez rire de moi, mais il me semblait reconnaître le docteur Cornaduc avec sa perruque blonde et son immense redingote.

Du coup tout le monde se mit à rire.

Le docteur Cornaduc? Allons donc! Un homme de son âge et de son caractère escaladant les balcons! Décidément, Mme de Lartigues avait rêvé. On s'efforça de dissiper sa frayeur, et elle-même n'était pas loin de croire à une hallucination quand elle jeta les yeux sur le vide-poches où elle avait, la veille, déposé ses bijoux.

Plus de bijoux!...C'était bien un voleur!!

Les rires se glacèrent subitement et chacun se regarda, un peu consterné.

Tout à coup, un autre cri, un cri déchirant retentit dans le silence. Ce semblait être parti de la chambre de miss Hawthorne.

On courut et l'on trouva l'Américaine, debout au milieu de la pièce, les yeux hagards, affolée.

—Là!...là!...faisait-elle en désignant la fenêtre, un homme!...il vient de s'enfuir. Mais je l'ai reconnu!

—Vous l'avez reconnu?...Qui est-ce?...

—C'est le docteur Cornabuc!

Encore le docteur! Cette fois, nul ne rit. On chercha des yeux Cornabuc parmi les personnes que le bruit avait amenées sur le lieu de la scène. Parents, amis, domestiques, tous etaient là au complet; seul Cornabuc manquait à l'appel.

—Allons chez le docteur, dit le marquis en fronçant le sourcil, nous aurons sans doute le mot de l'énigme

Tout le monde suivit Kerdall, les hommes à demi vêtus, les femmes en blanc costume de nuit, tous un bougeoir à la main. La procession se déroula dans les couloirs et arriva chez le docteur.

Ce dernier, à l'entrée de toute cette foule, s'était précipitamment enveloppé dans les rideaux de son lit d'où émergeait seulement son visage ridé auquel la colère donnait une grimace comique. La clarté des bougies se reflétait sur son crâne luisant comme du vieil ivoire.

—C'est une mauvaise plaisanterie, tempêtait-il; que se passe-t-il? Le feu est-il au château? J'entends un vacarme horrible ... je veux aller voir, me rendre compte...

—Il fallait venir nous rejoindre, docteur, dit Kerdall.

—Et le moyen? cria le savant furieux, puisqu'on m'a enlevé mes vêtements! En échange, on a trouvé spirituel de me laisser ceci! acheva-t-il en lançant rageusement au milieu de la chambre un corset rembourré.

—Mon corset! murmura miss Hawthorne, en baissant pudiquement les yeux.

—...et cela! reprit le savant toujours furieux qui brandissait une loque informe.

— Mon chapeau! s'écria Mme de Lartigues avec douleur.

—Je trouve que la raillerie dépasse les bornes! hurla Cornabuc, dont la tête déplumée, après avoir grimacé une dernière fois par l'entre-bâillement des rideaux, disparut comme le guignol d'un théâtre de marionnettes lorsque la représentation est terminée.

On ne savait que penser. Le mystère se compliquait. A coup sûr, un voleur s'était introduit dans le château. Qui sait? Peut être toute une bande de voleurs et d'assassins. Et Mme de Lartigues se les présentait. Une troupe de brigands, à figures patibulaires, armés jusqu'aux dents!

—Espérons qu'ils ont pas de canon, hazarda le marquis pour remonter le moral de ses hôtes.

Sa plaisanterie n'eut pas d'écho et voici que pour achever la déroute des esprits, un bruit étrange monta du rez-de-chaussée.

C'était bien le son du piano du petit salon, mais on eût dit qu'il était manœuvrer par une main furieuse autant que malhabile et qu'on en brisait les touches à coups de marteau.

— C'est trop fort! s'écria le marquis en se précipitant dans l'escalier pendant que toute la bande, à l'exception du grincheux Cornabuc, dégringolait derrière lui. Il paraît que notre voleur est mélomane.

Les hommes pénétrèrent brusquement dans le salon. Le salon était vide. L'être insaisisable que l'on recherchait s'était éclipsé.

Mais il ne devait pas être loin. Le fracas d'une pile d'assiettes révéla sa présence dans la salle à manger.

Le marquis de Kerdall s'y précipita le premier sans lumière et malgré l'obscurité subite qui l'aveugla, aperçut une forme vague s'enfuyant par la porte-fenêtre du jardin.

—Cette fois-ci, mon gaillard, nous te tenons!

En passant dans le vestibule, les hommes décrochèrent vivement à la panoplie, qui un fusil, qui un couteau de chasse et se lancèrent, au travers du jardin et du parc, à la poursuite du fugitif pendant que les dames, barricadées soigneusement dans le grand salon, attendaient avec anxiété les résultats de la battue.

III

Ce ne fut qu'une heure après, à cette lueur encore incertaine qui précède le lever du soleil, qu'un domestique aperçut le mystérieux vagabond juché sur une branche d'un chêne.

A l'appel du valet, le marquis accourut, bientôt rejoint par ses hôtes, tous armés.

— Descendez! commanda M. Kerdall au bandit qui cherchait à se dissimuler dans le feuillage.

Pas de réponse.

— Descendez, répéta-t-il, ou je fais feu!

Et comme l'autre gardait le même silence, il épaula son arme. Il avait déjà le doigt sur la détente quand le domestique, effrayé, abaissa vivement le canon du fusil, en s'écriant:

— Ne tirez pas, monsieur le marquis!... c'est le docteur Cornabuc!...

En effet, c'était bien la perruque blonde et la longue redingote du savant qui apparaissaient à travers les feuilles...

Mais, à ce moment, le soleil levant darda une flèche de feu qui tout d'un coup illumina le faîte des arbres et M. de Kerdall fut pris d'un accès de fou rire, d'un rire inextinguible que son entourage ne tarda pas à partager;

— Le singe!!...

Dès lors, tout fut expliqué. L'animal, échappé de sa cage la veille au soir, avait pu s'introduire dans l'habitation. Mû par son instinct d'imitation, il s'était d'abord revêtu des habits du docteur, qu'il avait, sans doute, jugé le plus digne de lui servir de modèle, puis s'était livré à la série de méfaits que l'on connait. On réintégra, non sans peine, l'évadé dans sa cage et, au déjeuner, les habitants du château, revenus des émotions de cette nuit terrible, s'égayèrent fort au souvenir des escapades de maître Jocko.

Quand au docteur Cornabuc, il ne parut pas à table. Dès l'aube, il avait quitté le château, toujours furieux, sans prendre congé.

Depuis cette époque, il n'a jamais remis les pieds à Kerdall. Et qui pis est, il tient rancune à miss Hawthorne et à Mme de Lartigues qu'il qualifie volontiers, l'une de bégueule, l'autre d'évaporée

Pourquoi, aussi, ces dames l'ont-elles confondu avec une singe?...

La Première Messe pour Louis XVI

(Suite et fin.)

Il y avait un tel accent de vérité dans ses paroles que la sœur Agathe, celle des deux religieuses qui appartenait à la maison de Béthune, sembla lui indiquer une des chaises comme pour le prier de s'asseoir. L'inconnu manifesta une sorte de joie mêlée de tristesse en comprenant ce geste, et attendit pour prendre place que les deux respectables filles, fussent assises.

« Vous avez donné asile, reprit-il, à un vénérable prêtre non assermenté et qui a miraculeusement échappé aux massacres des Carmes.

— Mais, Monsieur, dit vivement la sœur Marthe, vous voyez que nous n'avons pas de prêtre ici, et...

— Il faudrait alors avoir plus de soin et de prévoyance, répliqua l'étranger en avançant le bras vers la table et en y prenant un bréviaire. Je ne pense pas que vous sachiez le latin, et... »

Il ne continua pas, car l'émotion extraordinaire qui se peignait sur les visages des deux pauvres femmes lui fit craindre d'avoir été trop loin. Elles étaient tremblantes, et leurs yeux se remplirent de larmes.

» Rassurez-vous, leur dit l'inconnu d'une voix franche, je sais le nom de votre hôte et les vôtres. Il y a cinq jours que je suis instruit de votre détresse et de votre dévouement pour le vénérable abbé de...

— Chut! dit naïvement la sœur Agathe en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Vous voyez, mes sœurs que si j'avais conçu l'horrible dessein de vous trahir, j'aurais déjà pu l'accomplir plus d'une fois. »

En entendant ces paroles, le prêtre se dégagea de sa prison et reparut au milieu de la chambre.

« Je ne saurais croire, Monsieur, dit-il à l'inconnu, que vous soyez un de nos persécuteur, et je me fie à vous. Que voulez-vous de moi? »

La sainte confiance du prêtre, la noblesse répandue dans tous ses traits auraient désarmé des assassins Le mystérieux personnage qui était venu animer cette scène de misère et de résignation contempla un moment le groupe que formaient ces trois êtres, et prenant un ton de confidence, il s'adressa au prêtre en ces termes:

» Mon Père, je venais vous supplier de célébrer une messe mortuaire pour le repos de l'âme...d'un d'une personne dont le corps ne reposera jamais en terre sainte, à ce que j'ai ouï dire. »

Le prêtre frissonna involontairement; les deux religieuses, ne comprenant pas encore de qui l'inconnu voulait parler, restèrent le corps tendu, le visage tourné vers les deux interlocuteurs, dans une attitude de curiosité. Une anxiété non équivoque était peinte sur sa figure, et ses regards exprimaient d'ardentes supplications.

» Eh bien! répondit le prêtre, ce soir, à minuit, revenez; je serai prêt à célébrer le seul service que nous puissions offrir en expiation du crime. »

L'infortuné tressaillit; mais une satisfaction tout à la fois douce et grave parut triompher d'une douleur secrète, et, après avoir salué le prêtre et les deux saintes filles, il disparut en témoignant une reconnaissance muette qui fut comprise par ces trois âmes généreuses.

Environ deux heures après cette scène, et, après avoir discrètement frappé à la porte, il fut introduit par Mlle de Charost. Elle le conduisit dans la seconde chambre de ce modeste réduit, où tout avait été préparé pour la célébration du plus auguste des mystères. Entre deux tuyaux de cheminée, les deux religieuses avaient apporté la vieille commode vermoulue, dont les contours antiques étaient ensevelis sous un devant d'autel en moire verte. Un grand crucifix d'ivoire à croix d'ébène, attaché sur un mur jaune, en faisait ressortir toute la nudité et attirait nécessairement les regards: quatre petits cierges fluets, que les sœurs avaient réussi à fixer sur cet autel improvisé, en les scellant sur la cire jaune qui s'était refroidie subitement, jetaient une lueur pâle et mal réfléchie par le mur.

Rien n'était moins pompeux, et cependant rien peutêtre ne fut plus solennel que cette lugubre et mystérieuse cérémonie. Un profond silence répandait une sorte de majesté sombre sur cette scène nocturne, et la grandeur de l'action contrastait si fortement avec la pauvreté des choses qu'il en résultait un sentiment d'effroi religieux. De chaque côté de l'autel, les sœurs étaient agenouillées sur la brique du plancher, sans s'inquiéter de son humidité mortelle. Elles priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits sacerdotaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sans doute du pillage de l'abbaye de Charelles. L'inconnu vint pieusement s'agenouiller près des deux religieuses. Mais tout à coup apercevant un crêpe au crucifix,—car, n'ayant rien pour annoncer la distinction de cette messe funèbre, on avait mis en deuil l'image même de l'auguste Victime,—il fut assailli d'un souvenir si cuisant que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front.

Les quatre silencieux acteurs de cette scène allaient célébrer un obit sans le corps du défunt, intercéder auprès de Dieu pour un roi de France et faire son convoi sans cercueil. Toute la monarchie était là dans les prières d'un prêtre, de deux pauvres filles; et peut-être aussi la révolution était-elle représentée par un homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas faire croire qu'il accomplissait un acte d'immense repentir. Il y eut un moment où les pleurs le gagnèrent; ce fut au *Pater*. Les deux religieuses virent deux grosses larmes tracer un chemin humide le long de ses joues et tomber sur le plancher.

Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit signe aux deux religieuses qui se retirèrent. Alors se trouvant seul avec l'inconnu, il alla à lui d'un air doux et triste:

« Monsieur, lui dit-il d'une voix paternelle, si vous avez trempé vos mains dans le sang du roi martyr, prenez confiance en mes paroles. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi sincère que le vôtre paraît être.»

Aux premiers mots du prêtre, l'étranger eut un frisson d'horreur, mais reprenant une contenance calme:

« Mon Père, dit-il d'une voix visiblement altérée, nul n'est plus innocent que moi du sang versé hier.

—Je vous dois croire », répondit le prêtre.

Puis comme s'il voyait en cet homme un de ces conventionnels peureux qui livrèrent la tête du roi pour sauver la leur.

« Songez, mon enfant, qu'il ne suffit pas pour être absous de ce crime de n'y avoir pas coopéré; ceux qui devaient défendre le roi de France en rendront compte au Roi des cieux.

—Vous croyez donc, s'écria l'inconnu plein d'épouvante, qu'une participation indirecte sera punie?

—Oui!

—Le soldat commandé pour former la haie est-il donc coupable?

—Non.»

L'étranger sembla prendre cette dernière réponse pour une solution favorable à ses doutes cruels, et sans insister davantage, il dit au prêtre:

« Je rougirais de vous offrir un honoraire pour le service funèbre que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du roi. On ne peut payer une chose inestimable que par une offrande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter le présent que je vous fais d'une sainte relique. Un jour viendra peut-être où vous pourrez en comprendre la valeur.»

A ces mots il lui met dans la main une petite boîte que le prêtre prit involontairement, tant la solennité des paroles de cette homme et le respect avec lequel il tenait cette boîte l'avaient plongé dans l'étonnement.

En rentrant dans la pièce où les religieuses les attendaient, l'inconnu dit:

« Vous êtes dans cette maison plus en sûreté qu'en aucun lieu de France; restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous attendrez sans danger des jours moins mauvais...Dans un an, au 21 janvier—et ce disant, il frissonna de la tête aux pieds—si vous adoptez ce triste asile, je reviendrai assister à la messe expiatoire...» Il n'acheva pas et jetant un dernier regard sur les preuves évidentes de leur indulgence, il salua les trois reclus et sortit.

Cependant le mystérieux présent si soigneusement fait par cet homme était là sur une table, et les trois figures inquiètes trahissaient une irrésistible curiosité. Mlle de Charost y trouva un long mouchoir de batiste très fin. Il était souillé de quelques taches de sueur. Après l'avoir examiné avec plus d'attention, ils y reconnurent de petits points presque noirs, comme si ce linge avait reçu des éclaboussures.

« C'est du sang!» dit le prêtre d'une voix profonde.

Pour les deux sœurs, le mystère dont s'enveloppait l'étranger devint inexplicable; quant au prêtre, dès ce jour, il ne tenta même pas de se l'expliquer. Mais au plus fort de la Terreur, ils s'aperçurent qu'une main protectrice était étendue sur eux. Ils reçurent du bois, du linge, des vêtements et des provisions. Malgré la famine qui pesa sur Paris, des rations de pain blanc furent chaque jour déposées à la porte de leur taudis par des mains presque invisibles et tout à fait inconnues. Aussi, soir et matin, les nobles habitants du grenier, ne doutant pas que leur protecteur ne fût le personnage venu le 21 janvier prier avec eux, faisaient des vœux pour son bonheur et pour son salut; ils parlaient souvent de lui, et ils attendaient impatiemment la nuit de l'anniversaire pour lui offrir leurs actions de grâces.

Cette nuit arriva. A minuit, le bruit des pas pesants de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois. L'autel était dressé, tout était prêt. Cette fois, les sœurs ouvrirent la porte d'avance et s'empressèrent d'éclairer l'escalier. Mlle de Charost descendit même quelques marches et salua l'étranger de ces mots, dits tout bas, mais sans émotion:

« Venez, venez l'on vous attend.»

L'homme leva la tête, regarda la religieuse, mais ne répondit pas. Elle sentit comme un vêtement de glace tomber sur elle, et à l'aspect de l'inconnu, la reconnaissance presque, et à coup sûr la curiosité expirèrent dans tous les cœurs. Les pauvres reclus avaient compris: cet homme voulait rester un étranger. Ils se résignèrent. Il entendit la messe, pria et disparut après avoir répondu par quelques mots de politesse, mais négative, à l'invitation de partager une petite collation préparée pour le recevoir.

Jusqu'au rétablissement du culte catholique, la même messe expiatoire se célébra mystérieusement. Quand les religieuses et l'abbé purent se montrer sans crainte, ils ne revirent plus l'inconnu. Les deux sœurs, religieuses de haute naissance, et le prêtre, que ses mérites et sa réputation mettaient en contact journalier avec plusieurs familles du noble faubourg, racontèrent bien à leurs proches et amis leurs moyens d'existence pendant la Terreur, la main de Dieu qui les avait protégés, la messe expiatoire, etc., mais l'homme qui avait prié avec eux pour le roi restait, dans leur souvenir, comme une énigme.—Quel était donc cet homme?

Son petit fils l'a déclaré dans ses *Mémoires*: SAMSON, *le bourreau.*